



Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

112-113 | 2008

Anthropologie des usages sociaux et culturels du corps

La prostitution de rue : un terrain miné ?

Street Prostitution: A Minefield?

Catherine Deschamps



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/868>

DOI : 10.4000/jda.868

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 387-408

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Catherine Deschamps, « La prostitution de rue : un terrain miné ? », *Journal des anthropologues* [En ligne], 112-113 | 2008, mis en ligne le 28 juin 2010, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/868> ; DOI : 10.4000/jda.868

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.

Journal des anthropologues

La prostitution de rue : un terrain miné ?

Street Prostitution: A Minefield?

Catherine Deschamps

Certaines portes entrebâillées se mettent à rire aux éclats. Il tombe dans les oreilles de ces paroles que Rabelais prétend s'être gelées et qui fondent. Des ritournelles sortent d'entre les pavés. Le bruit n'est pas vague, il signifie quelque chose : quand il est rauque, c'est une voix ; mais s'il ressemble à un chant, il n'a plus rien d'humain, il approche du sifflement.

Honoré de Balzac, *Splendeurs et misères des courtisanes*.

- 1 À moins de mettre à jour le malentendu que Johannes Fabian (1997) voit comme une des figures incontournables de l'ethnologie, à moins, encore, de se souvenir combien argent et sexualité, cœur de l'activité prostitutionnelle, sont les mamelles générales de l'opprobre (Farge, 2000 : 114), parler de chair et de ce liquide qui est à l'image de nos humeurs corporelles ne va pas de soi. Le drapé d'un prêt-à-penser vient protéger nos propres ambiguïtés dans le rapport à l'échange, à la séduction, à un sexe ou à du sexe tout autant objet d'effroi que de fascination, à un corps qu'on voudrait maintenir dans l'ellipse.
- 2 Sur le trottoir, ce « bureau » des femmes et des hommes prostitués niché en plein espace public, les pistes se brouillent selon qu'on est simple passant, client ou chercheur. La présence sexualisée hors de la sphère privée engendre une difficulté à appréhender sereinement. Dans notre monde occidental où la mise en spectacle des corps fait pléthore, c'est une gageure parfois de démêler si l'on parle encore des « techniques du corps » chères à Marcel Mauss, ou si déjà la chair des personnes prostituées n'est plus qu'image, support et témoin de fantasmes et de peurs. En écho, pensons à l'analyse que Pascal Duret et Peggy Roussel (2003 : 17) font de la réception du programme de télé-réalité *Loft Story* :

Alors que (les intellectuels) fustigeaient sans relâche l'action de brouillage des frontières entre vie publique et vie privée, induit par le dispositif du Loft qui plaçait les participants, durant des semaines, sous l'œil des caméras de façon quasi permanente, les spectateurs se délectaient tout aussi intensément de la mise en avant des corps au prix de la mise entre parenthèses des identités sociales (habituellement montrées).

- 3 Dans la prostitution de rue, se donnent à voir des mimiques et des usages de corps qui, selon les codes de « bonne conduite », sont réservés à nos chambres à coucher ou du moins à des espaces clos. On doute que l'interprétation que Jean-Claude Kaufmann (1995) propose de la mode des seins nus sur les plages s'applique aux parcelles de peau que les vêtements des personnes prostituées laissent voir dans la ville. Là, le regard ne s'est pas tout à fait adapté, il ne s'est pas tout à fait voilé pour moins voir, pour ne pas agresser ou pour ne pas (se) saisir... du moins, si l'on en croit les vives réactions que suscite la prostitution chez nombre d'intellectuels des deux sexes, de féministes, de riverains, etc. Mais « en qualifiant un phénomène de dangereux, on le dérobe à la discussion. On atteint par la même occasion un plus haut degré de conformisme » (Mary Douglas, 2001 : 59). Il s'agit donc de tenter de sortir des morales dominantes que Nietzsche voyait comme des morales d'esclave et de prendre à bras le corps ce qui fait tension. Car ça n'aura pas été la moindre des fatigues, au cours de mon terrain sur la prostitution de rue à Paris et en banlieue, de savoir chacune de mes paroles épiées, scrutées en vue de trouver la faille et, surtout, de pouvoir me classer dans un camp ou dans l'autre : du rejet total à la défense sans nuance, point de salut ! Cet épuisement aura davantage été le fait des institutionnels, collègues, membres de partis politiques ou d'associations reconnues, que des aléas de la vie sur les trottoirs. Cet article, au travers de questionnements méthodologiques et de mes premières erreurs d'appréciation, vise à éclairer quelques-uns des motifs des chevaux de discord. En filigrane, il interroge aussi les raisons qui, en matière de prostitution, transforment les chercheurs en citoyens par obligation. S'il n'est nullement répréhensible que les anthropologues défendent en tant qu'individu tel ou tel projet politique¹, qu'ils inversent le processus et érigent des dogmes en présupposés de recherche est plus inquiétant. Cette charrue placée avant les bœufs paraît incompatible avec la méthode inductive qui fonde l'ethnologie.

Premiers pas

- 4 Ma recherche a commencé en janvier 2002 et a duré deux ans, dont un an et demi de présence répétée sur les trottoirs de la capitale ou en proche banlieue. Début 2005, un terrain complémentaire est venu mettre en perspective cette première approche : il s'agissait de comprendre ce que la loi pour la sécurité intérieure² avait modifié du paysage prostitutionnel deux ans après sa mise en application. Quelques entretiens semi-directifs ont été conduits, mais la plupart des « cueillies » ont procédé de discussions informelles non enregistrées et d'une observation des gestes et des interactions à l'œuvre soit dans la rue, soit dans des espaces privés où se réunissent des personnes prostituées. Pour ce faire, les associations qui « tournent » de nuit comme de jour dans les secteurs de prostitution ont d'abord semblé un bon relais. Sans doute faut-il se questionner sur cet évitement d'une confrontation directe qui a fait choisir des entremetteurs patentés afin d'approcher sans angoisse, et sur les raisons sociales de cette angoisse primaire. Toujours est-il que trois associations ont accepté de prendre un chercheur comme passager lors de

leurs tournées, choisies en raison de leur positionnement variable, et pour éviter d'être influencée par une forme exclusive d'ancrage idéologique.

Observation et corps : conflits dans l'usage

- 5 Les femmes, les hommes et les transgenres prostitués de rue appellent « terrain » les espaces publics où se commercialise la sexualité. Par ailleurs, ce qui caractérise les ethnologues, c'est qu'ils se doivent de faire du « terrain » pour asseoir leur légitimité. Il est affaire de lutte ou de frottements, à la fois parce que les chercheurs s'approprient « leur » terrain et que les personnes prostituées l'occupent (« sur le terrain » disent-elles sans le faire leur), et parce que les acteurs de la rue y ont une activité immédiate qui n'est en rien celle des observateurs. Si, pour l'ethnologue, l'activité initiale consiste à procéder à l'observation, pour celles et ceux qui vendent des services sexuels, l'observation fait partie des « compétences secondaires » acquises (Proth, 2002) qui permettent de survivre et de durer sur le trottoir, de devancer l'agression ou de savoir très vite comment séduire. Dans un cas, la nécessité du terrain est une exigence méthodologique sous-tendue par des débats théoriques ; dans l'autre, l'observation découle de l'usage des corps et de leur lieu de stationnement. Cette observation en partage fait de la prostitution un terrain atypique, et cette atypie n'a pas été sans conséquence, notamment au début de la recherche. Une présentation de mes premiers pas sur les trottoirs parisiens permet d'appréhender la teneur des frictions. Il y est question de la manière de procéder à l'observation des personnes de qui je voulais voir les gestes et écouter les paroles. Or, pour qu'elles mesurent si j'étais apte à pénétrer les lieux de sexe à ciel ouvert, leurs armes se distinguaient de celles de l'anthropologie. C'est « sur » leur terrain que je devais aller et « être affectée » (Favret-Saada, 1990) avant de pouvoir faire de la prostitution « mon » terrain.
- 6 À côté de l'approche institutionnelle du trottoir parisien évoquée plus haut, une « entrée en matière » moins tamisée a fini par advenir. Pour les personnes prostituées, il s'agissait d'éprouver le bien-fondé de ma présence individuelle sans alibi associatif. Alors que j'ai souvent eu le sentiment de recueillir tant de la plainte exagérée que des façades trop souriantes lors des sorties avec les bus institutionnels, confirmant que « la tendance [...] à se réfugier dans le secret a été et reste une caractéristique globale des sociétés colonisées ou dominées qui font l'objet habituel des investigations de l'ethnologie » (Zempleni, 1984 : 102), un tout autre discours se faisait jour lors des rencontres informelles. Encore fallait-il tester ma légitimité à entendre ce discours ou, plus exactement, tester les capacités de mon corps à s'y frotter. Sans doute l'ethnologue que je suis s'est-elle trouvée en partie démunie, pour autant que, comme beaucoup de collègues, je suis davantage préparée à « penser » ma présence en un lieu qu'à « l'imposer » par le corps. C'est donc bien sur leur terrain de compétence que les femmes et les hommes prostitués devaient m'entraîner, celui de l'usage du corps justement, pour pouvoir émettre un avis. Ma première rencontre avec un garçon prostitué illustre le processus à l'œuvre. Il a commencé par prononcer l'homélie que j'ai maintes fois entendue adressée à celles et ceux perçus comme résolument extérieurs, puis il a été question d'aller prendre un café et de passer plus de temps ensemble. Je suis au préalable passée sur le gril : il m'a touchée, a ri très fort, dit très haut nombre de blagues portant toutes sur les organes sexuels et l'utilisation qu'il pourrait faire des miens, et guetté attentivement mes réactions face à sa mise en scène de mon corps et du sien. J'ai réagi tant bien que mal, plutôt décontenancée par cette

première « entrée en matière », au sens littéral. Ensuite, il a prononcé un verdict : j'étais « sympa », mais il se demandait ce qu'on pourrait faire de moi « sur le terrain » avec une « voix pareille » et un corps si menu. En somme si, pour ménager un semblant de complicité fondé sur ce qu'il a supposé être mes « valeurs », ce garçon laissait croire que le contenu faisait l'affaire, le contenant, lui, était sans ambages présenté comme un handicap. Quand on admet « que la communication, c'est un peu de contenu et beaucoup de relation » (Lardellier, 2003 : 8), on mesure la limite à ma présence que relevait ce prostitué. Le sentiment de franchir une étape nécessaire à mon acceptation ne m'a pas empêchée d'éprouver ce droit de péage initial comme une agression : non seulement, il rappelait l'existence concrète de mon corps, sorti de l'euphémisme, mais aussi il en dévoilait les faiblesses. Le double arbitrage du jeune homme à mon encounter reposait en outre sur des capacités d'observation par-delà son propre terrain : mon corps avait été mis en scène de façon tellement inhabituelle pour moi (et j'avais suffisamment « mal » répondu) qu'il me suffisait d'entendre que j'étais « sympa » pour me sentir un peu acceptée alors que je n'étais qu'en sursis.

- 7 L'importance, dans la prostitution, de la mise en scène du corps, notamment par l'utilisation de l'organe vocal, est récurrente, martelée devrais-je dire pour qui reste extérieure bien qu'admise par intermittences. Mais à vouloir observer de près, vivre ce quotidien physique et l'analyser comme partie prenante du terrain sont une nécessité. Je me souviens à ce propos d'une vive altercation entre une prostituée, Carole, et une militante non-prostituée, Léila, pourtant habituée aux débats contradictoires. Après leur différend, je prenais un café avec les deux protagonistes, quand la première a observé que la seconde semblait chagrine : elle lui a demandé ce qui n'allait pas. Léila lui a répondu qu'elle n'avait pas du tout apprécié que, lors de la réunion précédente, Carole lui « crie dessus en se mettant debout », comme si elles étaient « ennemies ». La prostituée a alors expliqué froidement que l'attitude qu'elle avait eue lors de leur désaccord était « une marque de confiance et de respect ». Elle l'a expliqué sans hausser le ton pour signifier qu'à se formaliser, Léila ne méritait pas l'honneur qui lui avait été fait. Ainsi, à ce que nous pourrions interpréter de prime abord comme une agression physique et orale de Carole (position debout et voix portante), qui pour elle signifie une acceptation au moins temporaire dans l'entre-soi de la prostitution, répond une seconde altercation qui pourrait nous paraître plus civile (position assise et ton bas), qui correspond cette fois à une exclusion. Dans la prostitution, l'expression des désaccords passe par l'arrimage au corps, par les motions du corps. Procéder par rapport de force est à la fois une marque de compréhension et une manière de se maintenir dans l'observation. Il a fallu du temps et des malentendus pour que je saisisse cette dimension du pouvoir sur les trottoirs de Paris. Ce pouvoir-là est tant constitutif d'une activité et de son lieu d'exercice, que de la mise au ban des personnes prostituées, à la lisière des villes, du jour, de la loi et de la société.

Des dangers de la sidération

- 8 « Au peuple pauvre, il est demandé de ne point haïr ; la haine est un interdit puisque l'assistance est là pour l'aider. Or, ses rêves, ses désirs, son écriture, l'impossible choix de sa fatigue n'ont pas à être amputés d'une possible haine, d'ailleurs si souvent retournée en haine de soi à cause de l'interdit même » (Farge et al., 2004 : 14). Lors de mes toutes premières tournées avec les bus associatifs, c'est la sidération qui définirait le mieux ma manière d'appréhender la prostitution. Non pas que, contrairement à ce qu'on m'avait prédit, mes nuits après « la » nuit aient été peuplées de cauchemars. Mais, n'étaient-ce les

notes que je griffonnais à la volée entre deux arrêts, je ne retenais de l'observation que les histoires extraordinaires, les plus tristes ou les plus gaies. De retour chez moi, je devais faire un sérieux effort de mémoire pour rédiger mon cahier ethnographique et, surtout, pour remplir les « blancs » de celles et ceux sur qui je n'avais pu écrire *in situ* que des miettes et qui n'avaient pas eu de paroles ou de comportement perçus comme marquants. Ce n'est nullement un hasard si, aux pages inaugurales de mon cahier ethnographique, j'appelle du terme générique de « figures » l'ensemble des personnes rencontrées lors des tournées : je n'étais sans doute pas encore convaincue que les actrices et les acteurs du bitume soient tout à fait autre chose que des personnages de fiction, mis à distance par mes soins au-delà d'un quatrième mur imaginaire. Certes, tout au long du terrain, le sens de la théâtralisation de certaines et certains protagonistes est apparu avec une fréquence significative : quasiment à chaque arrêt du bus non seulement des histoires édifiantes, mais aussi, une fois sortie de ma sidération, des histoires racontées avec emphase, exagération et mise en scène à peine voilée ; à chacune de mes sorties solitaires, l'expression de peines, de joies, d'amitiés ou d'inimitiés décrites comme exceptionnelles (l'amitié envers une ou un collègue pouvant parfois se muer en haine en l'espace d'une semaine, puis se transformer à nouveau) ; lors des rencontres dans les bars, des exaltations atypiques ; et puis, toujours, ces jeux du corps ou avec la langue du corps déjà évoqués.

- 9 Dans la prostitution, l'appréciation de la respectabilité varie d'une personne à l'autre. Il est question, là comme ailleurs, de valorisation personnelle. L'autofiction du quotidien n'épargne aucune population. Pourtant, selon l'idéologie qui tisse la toile du rapport à la prostitution, des commentateurs extérieurs piochent à leur guise dans les paroles échangées celles qui confortent leurs propres préjugés. Ils deviennent alors dupes de certaines définitions et de la rumeur qu'elles portent. Or celle-ci, instrument de brouillage, réponse aux ambiguïtés légales, est une mesure de protection plutôt qu'une potion de vérité. Car « le jugement est un type de négociation » (Churchman, 1961 : 293), laquelle, dans la rue, semble une double réponse à une sorte de capitalisme sauvage et au rejet par la norme sociale. Au demeurant, c'est bien la sidération évoquée plus haut qui rend le chercheur d'abord sensible aux injures devenues inadmissibles dans son champ, et lui fait voir le rejet plutôt que les tentatives de préservation de soi présentes au travers du jugement. De fait, j'ai été au début de la recherche beaucoup moins marquée par les attaques énoncées par les jeunes recrues d'Europe de l'Est contre leurs aînées que par celles de ces dernières. Bien plus tard, je pouvais enfin mettre sur le même plan les différentes agressions des unes et des uns contre les autres et, surtout, être enfin réceptive à leur forme commune, fondée sur la virulence, l'excès et le spectaculaire. Il n'y a aucune raison que, comme d'autres populations malmenées par des lois d'exclusion, les femmes et les hommes prostitués n'adoptent pas, en réponse au sentiment de perte d'assurance, des logiques de repli sur des sous-groupes : « L'adhésion à l'insécurité est propre à ceux qui sont surtout sensibles à la permanence de l'identité collective » (Robert et Pottier, 1997 : 737). Or des bouleversements multiples sont apparus ces derniers temps dans la prostitution de rue : par la LSI en 2003, mais en amont, dès la deuxième moitié des années 1990, par la venue massive sur les trottoirs occidentaux de jeunes femmes de l'ancienne zone communiste ou de pays d'Afrique en butte à des conflits sanglants. Dès lors, le contenu de la mise au pilori a pour fonction la réassurance et la cicatrisation, quand son contenant témoigne des caractéristiques d'une activité qui place le corps au centre.

- 10 Au demeurant, les personnes qui racolent dans la rue appartiennent à des catégories généralement présentées comme dominées. Ce sont des femmes, des hommes perçus comme homosexuels, des travestis, des transgenres, des étrangers et des étrangères, des mineurs des deux sexes ; autant de groupes qui, indépendamment de leur activité, accèdent difficilement au pinacle du pouvoir. Dès lors, que l'injure soit déclamée dans la prostitution plutôt que susurrée, peut se lire comme une réaction à la clameur insidieuse de ceux qui édictent les lois, produisent des normes à leur mesure, volent la parole... Si l'insulte se retourne contre des voisins et des voisines de trottoir plus souvent que contre l'extérieur, peut-être est-ce l'indicateur du peu d'étanchéité des personnes prostituées vis-à-vis de la domination des autres.

Battre sa coulpe ou le pavé

- 11 L'origine latine du verbe transitif « prostituer » (qui, d'après *Le Petit Robert*, apparaît en langue française en 1361, plus de deux siècles avant son substantif nominal) contient une dimension qui sort de la sphère privée : *prostituere* signifie « exposer en public », et vient de *pro* « en avant », et de *statuere* « placer ». Dans la même logique, le tapin, avant de devenir au XIX^e siècle quelqu'un qui vend des services sexuels, était celui qui bat tambour, donc celui qui fait tapage pour alerter la foule. Au départ, des caractéristiques de visibilité et de sonorité³ étaient donc centrales pour cerner la prostitution. La rue était son théâtre, quand la présence statique et ostensible ainsi que le bruit pouvaient en être sa manifestation. L'expression « battre le pavé » résume à merveille ces deux dimensions.

La rue comme particularité et comme biais

- 12 Pourtant, dans la France du début des années 2000, parler de prostitution ne renvoie pas exclusivement à la rue et au racolage public. Des agences d'escortes éditent des catalogues et les prises de contact se font par voies télématiques. Des femmes, des hommes, des transgenres proposent leurs services sur internet. Certaines personnes officient dans des clubs privés, des dancings ou des bars de nuit. C'est d'ailleurs en ces espaces virtuels ou clos que l'on trouve une forme de prostitution quasiment absente sur les trottoirs, celle qui s'adresse à des clients. Des raisons historiques viennent toutefois expliquer que la rue soit actuellement plus souvent investiguée en France que d'autres déclinaisons. Quand Alain Corbin (1982) documente *Les filles de noce* du XIX^e siècle, le contexte réglementariste de l'époque le conduit à s'intéresser aux femmes que les préconisations du docteur Parent-Duchatelet ont mises en mur. Un siècle plus tôt, alors que les maisons de tolérance aux fenêtres opaques ne constituaient pas encore le lieu de relégation des personnes prostituées, c'est comme aujourd'hui de leurs agissements sur les trottoirs parisiens dont Arlette Farge (2000) se fait l'écho.
- 13 La manière de publiciser la prostitution varie donc selon les moments historiques et les États, et évolue en fonction des législations en vigueur. On peut alors regretter que les médiatisations majoritaires en une période et sur un territoire donnés contribuent indirectement à valider les termes de la loi. Doit-on nier toutefois qu'un cadre juridique crée des conditions spécifiques d'exercice ? Au demeurant, la nouvelle pénalisation de toutes les formes de racolage dans la rue pourrait dans les années à venir avoir pour conséquence une désaffectation de la prostitution à ciel ouvert au profit de lieux fermés. En filigrane, le choix de terrain n'en serait pas moins qu'aujourd'hui dicté par des

contingences législatives. Mais que la loi accompagne ou dirige l'attrait scientifique pour telle ou telle forme de prostitution, ou que la modification législative récente conduise à un bouleversement des supports de prédilection, la prostitution demeure essentiellement une caractéristique citadine. Dès lors, la prostitution en général recoupe des problématiques pour partie communes avec celles de la ville, qu'il est impossible d'ignorer. Quand l'activité se tient en plein air, son caractère visible dans l'espace public a des conséquences. Les interactions avec les simples piétons, avec les riverains, avec des bandes, la police et même, avec un « devenir-client » pas forcément prémédité, conditionnent la vente de services sexuels à des agréments et des désagréments particuliers. En 1919, Sigmund Freud ne raconte-t-il pas comment il a lui-même éprouvé les termes de son « inquiétante étrangeté » ? En errance dans une ville mal connue, alors qu'il veut s'éloigner d'une rue de prostitution, il y revient imperceptiblement, happé par une attirance étrange, par une familiarité fugace mais dérangeante. L'interprétation que Patrick Baudry (1997) propose de la consommation de vidéos pornographiques pourrait, dans ce cadre précis, offrir une piste pour comprendre le choix de travailler sur la prostitution de rue : il s'agit d'accéder par le regard à ce qui est habituellement caché, à des sexes et à du sexe en gros plan dans les films classés X, à de la séduction et du fantasme de sexe à venir dans les rues de racolage. Dans un cas comme dans l'autre, ce sont des représentations et des arrêts sur image qui sont en jeu, non pas des mises en contact direct avec les corps d'autrui. Car la rue, à la différence des lieux fermés ou des sites internet spécialisés⁴, permet de toucher des yeux sans se compromettre. Elle contribue également à gêner la compréhension : « La ville ne se laisse pas êtreindre physiquement et ne se donne à voir qu'en façade » avertit Colette Pétonnet (1987 : 247).

- 14 Avant de se dénuder lors des échanges sexuels monétarisés, le corps prostitué de la rue est avant tout un corps habillé pour la séduction et armé contre les agressions. C'est d'abord lui qui provoque l'ire des riverains ou la fascination, lui qui nourrit les verbiages sur la prostitution. Mais que le corps prostitué soit caché à la majorité des passants n'empêche pas ceux-ci de l'imaginer à l'œuvre : encore une forme de sidération, d'autant plus étrange qu'elle est fictive. Si les résidents, les détracteurs ou les défenseurs de la prostitution ne voient que rarement les passes, ils les supposent calquées sur les scènes des films pornographiques. Pourtant, la pratique du sexe varie nettement entre les deux activités. Alors que les pratiques sexuelles en cours dans la prostitution sont souvent figurées comme l'essence d'un fruit défendu magnifié ou, à l'inverse, comme la métaphore de la violence, elles sont, le plus souvent, banales et sans fioritures. Des actes partagés par la population générale en somme, comme l'atteste l'enquête sur les comportements sexuels en France (ACSF, 1993), et des actes autorisés sans ambiguïtés par la loi française dès lors qu'il y a consentement mutuel entre personnes adultes et absence de détérioration physique. Mais si les projections communes ont tendance à dénuder et scénariser les corps prostitués, sans doute est-ce la conséquence des représentations du corps en général. L'imaginer sans les oripeaux de la culture que seraient les habits, ou voir ces habits comme une seconde peau⁵, permet de confirmer une vision naturaliste, de « l'incarner » pour reprendre une formule de Michel de Certeau (1980). Malgré les tentatives pour « essentialiser » le corps au point de faire passer les normes qui l'encadrent pour naturelles elles-mêmes, nu ou vêtu, ses manifestations relèvent toujours en partie d'une construction sociale.

Des méthodes prises en défaut

- 15 « Mais jugeons plutôt : alors que Carlier estimait que le nombre des insoumises de la capitale se situait entre quatorze et dix-sept mille, Maxime du Camp ne craint pas, au lendemain de la Commune, d'avancer le chiffre de cent vingt mille. Après lui, Lecour aboutit au total de trente mille, nombre le plus communément retenu durant la décennie 1870-1880 » (Corbin, 1982 : 193). Hier comme aujourd'hui, les chiffres n'offrent pas les armes de la compréhension. Entre les différentes tournées dans les bus associatifs et mes errances solitaires sur les trottoirs de Paris, j'ai approché plus de six cents hommes, femmes ou transgenres prostitués. La tentation statistique était grande, cette recension froide et distanciée censée apporter, depuis Émile Durkheim, davantage de légitimité aux travaux de sciences sociales. Je me proposais donc, en décembre 2002, d'établir les différents profils des personnes rencontrées dans la rue. Mais cette époque marque l'acmé de la médiatisation autour de ce qui n'était encore que le projet de loi Sarkozy (future LSI). Mes critères statistiques étaient largement dictés par une volonté de réagir à cette médiatisation. Il n'est pas à exclure qu'ils aient aussi été l'offrande à cette culpabilité des chercheurs tellement bien décrite par Jacques Rancière (1981). Toujours est-il qu'après coup, ma production de pourcentages peut se lire comme la conséquence d'une immersion plus grande dans les débats de société plutôt que dans l'observation au plus près du racolage sur les trottoirs de la capitale. Car force est d'admettre qu'en matière de prostitution, les chiffres, non seulement ne justifient rien, mais aussi sont soumis à caution⁶. Que ce soit ceux de la police, qui procèdent par accumulation⁷ et ne tiennent pas compte des cessations d'activité ou de la prostitution occasionnelle, ceux du ministère de l'Intérieur, qui tirent des conclusions des seules personnes interpellées ou ceux des chercheurs, ce ne sont que des tendances qui peuvent être délogées, et encore des tendances à prendre avec toutes les pincettes d'usage. Il faut alors tirer la même conclusion que Stéphanie Pryen (1999 : 79) : les statistiques sur la prostitution sont tributaires des buts secondaires qu'on leur assigne, de grossir le phénomène pour justifier une politique ou, à l'inverse, de le réduire pour invalider la même politique ou en asseoir une autre⁸. Leur manipulation et leur variabilité sont aussi l'indice qu'à ce jour, la prostitution continue de monter à la tête. Puisqu'on touche peu ou prou au sexe, soit Michel Foucault se retourne dans sa tombe, soit il sourit d'avoir si bien compris mais si mal été entendu.
- 16 En dépit de la frustration, c'est pourtant affaire de rigueur que d'accepter qu'une recherche ne suffise pas à tout comprendre. Si, parce que « l'historien écrit toujours au présent », une histoire digne de ce nom est toujours en partie une histoire contemporaine (Noiriel, 1998), alors une ethnologie qui mérite ses lettres de noblesse est spatialisée, l'ethnologue n'ayant ni don d'ubiquité ni don de voyance sur ce qui se passe hors sa présence. Je postule par ailleurs avec Jean-Pierre Vernant (1989 : 225) que « l'existence est première par rapport à la conscience d'exister ». En d'autres termes, l'ethnologue a à être attentif aux interactions qui existent indépendamment de sa présence davantage qu'à celles qu'il suscite, même s'il ne s'agit nullement d'ignorer les mots soutirés, envers et avec « l'illusion biographique » décrite par Pierre Bourdieu (1986). Revenons sur les quelques entretiens semi-directifs enregistrés pour comprendre. Celles et ceux qui accordent ces entretiens sont généralement « des agents sociaux dont le destin a été relativement exceptionnel » (Boltanski & Maldinier, 1977 : 9). En matière de prostitution, on a affaire à un monde clandestinisé par les carences de la loi, et en conséquence moins

enclin à laisser des traces sur bandes magnétiques. Non pas que les paroles échangées sans magnétophone aient, par comparaison, valeur de vérité absolue. Les phrases énoncées ne contiennent jamais qu'une forme de sincérité particulière, liée à l'état d'esprit du moment, aux sentiments de connivence, à la familiarité avec la ruse, aux instrumentalisation réciproques, etc. Par rapport à la prostitution, elles portent parfois le signe de la rumeur, outil de pouvoir comme de défense pour des individus que la société relègue aux franges, cette rumeur que Jean-Noël Kapferer (1987) décrit comme « le plus vieux média du monde », quand, à tort ou à raison, la prostitution est qualifiée de « plus vieux métier du monde ». Or, plutôt que de l'observer et de comprendre les raisons de sa récurrence sur les trottoirs, nombre de chercheurs sont tentés de la prendre pour argent comptant, oubliant Howard Becker (1985) et bien d'autres, lorsqu'ils évoquent les usages du secret et du mensonge dans les groupes mis à l'écart. Sans doute est-ce qu'à n'avoir jamais cessé d'être un sujet polémique depuis un siècle, convoquant des arguments d'autorité entre lesquels il est cornélien de choisir (entre la dignité humaine collective et le consentement individuel par exemple), la prostitution prend les chercheurs dans une spirale d'échos qui endort leur esprit logique. Peut-être, également, se sentent-ils les seuls dépositaires d'une histoire sans trace ?

- 17 Car il n'y a pas « d'entrepreneurs de mémoire »⁹ en matière de prostitution. Sauf à tenir compte des lieux de culte dédiés à Marie-Madeleine, première des « catins » de la religion, des monuments ne se dressent pas pour célébrer les prostituées que les fichiers interdits de la préfecture nomment pourtant « notoires ». À Paris, aucune plaque commémorative, même discrètement fixée à l'angle d'une porte cochère, ne vient rappeler qu'une telle a vécu dans les murs. Celles et ceux qui battent le pavé n'ont pas l'équivalent, à l'instar des ouvriers, de maisons du peuple qui maintiennent le souvenir de mobilisations passées¹⁰. À l'heure de la retraite, pas de fiches de salaires où est mentionnée leur ancienne fonction ; pas même, ou si rarement, de rappel de leur activité inscrite sur une déclaration d'impôts¹¹. Le constat que Michael Pollak fait de la période hitlérienne résonne encore étrangement dans la France du XXI^e siècle : « On comprend pourquoi certaines victimes de la machine de répression de l'État SS, les criminels, les prostituées, les "asociaux", [...] ont été consciencieusement évités de la plupart des "mémoires encadrées" [...]. La répression dont ils sont l'objet étant acceptée, l'histoire officielle s'est souvent gardée de soumettre l'intensification meurtrière de leur répression sous le nazisme à une analyse scientifique » (1993 : 37). Dans le contexte hexagonal contemporain où la loi de 2003 est venue renforcer l'exclusion des personnes prostituées, diverses contraintes contribuent à faire de la prostitution une quasi enclave de « société froide » en pleine « société chaude »¹².
- 18 La conséquence en est la caricature, étape peut-être nécessaire avant de pouvoir questionner sereinement. Ainsi, des sociologues balaient d'un revers les quelques déclarations de femmes prostituées « heureuses » au motif qu'elles ne seraient pas représentatives de l'ensemble, mais retiennent et citent les témoignages de douleur. D'autres, *a contrario*, oublient l'expression des malheurs et des abus, pour ne retenir qu'une belle image sur papier sépia. Plutôt qu'être sensible à ce qu'une activité commune crée en partage indépendamment des différences biographiques, ils opèrent des tris étonnants quant à la légitimité de telle ou telle subjectivité : il y aurait de « bons » ou de « mauvais » observés. Et on cesse de discuter de la valeur de certains discours pour en classer certains du côté de la vérité absolue, et d'autres du côté de l'affabulation : tout recours à la sémiologie passe à la trappe. On en oublie les gestes et les mots qui

échappent, lesquels montrent pourtant bel et bien la marge entre un vécu et sa médiatisation et, incontestablement, les mécanismes de protection et de réappropriation. Non, les prostituées dites « traditionnelles » ne sont pas toutes libres en 2007 ; pas plus que les jeunes femmes d'Europe de l'Est ne sont systématiquement victimes et absolument passives. Des continuum existent, de même qu'entre la représentation de la femme prostituée et celle de la femme mariée¹³. Des sauts méthodologiques se repèrent donc, qui visent à valoriser ou dévaloriser les femmes ou les hommes prostitués au-delà de ce que le travail d'observation permet de prouver. Par exemple, dire des femmes et des hommes prostitués qu'ils ont acquis dans l'exercice de leur activité publique une bonne maîtrise du corps ne permet pas un prolongement vers leur vie personnelle. Les techniques du corps ne sont pas synonymes des épanouissements du corps¹⁴. Mais la tentation est grande de réagir à certaines médiatisations, de s'illusionner d'une complicité, plutôt que de se contenter de la matière recueillie. Nous sommes bien face à « cette farce » que dénonce Erving Goffman (1975 : 147). Il serait d'autant plus indécent de continuer en être dupe qu'en matière de prostitution, la mise à l'épreuve venue du cœur même de la communauté scientifique n'existe quasiment pas¹⁵. En France, je ne connais aucun détenteur de doctorat ayant officiellement une actualité ou un passé de travailleur ou de travailleuse du sexe dans la rue. Cette caractéristique propre à ce terrain comme à quelques autres (sur les SDF par exemple) doit inciter à la prudence et à la modestie¹⁶.

- 19 Alors, bien sûr, reste ce doute sur la légitimité à dire, cette inquiétude quant aux vertus du dévoilement... Luc Boltanski (1984) a beau affirmer que le sentiment de dénonciation qu'éprouvent les chercheurs lors de leurs restitutions n'est qu'à la mesure de l'injustice préalablement subie par les groupes qu'ils observent, son autorité ne suffit pas tout à fait à rassurer. Peut-être que lever cette crainte aiderait à revenir à la recherche quitte ensuite, mais ensuite seulement, à redevenir citoyen. Peut-être, en attendant ce retour au calme, qu'observer les discours des intellectuels au même titre que les actes et les paroles au plus près du bitume, en d'autres termes faire l'épistémologie de ce qui est déjà publié, devient une urgence. Les sciences sociales et leurs méthodes ont autant à être passées au tamis de la prostitution que l'inverse. « Le consensus de la violence produit la violence du consensus, tandis que norme et transgression s'équivalent l'une l'autre. [...] Le bouc émissaire humain ne sait peut-être pas de quel crime on va l'accuser – l'habitude aidant, hélas, il en a quelque idée – mais il sait au moins qu'il est là – qu'il n'est là que – pour qu'on l'accuse d'un crime » (Izard, 1983 : 409). Dans la prostitution comme ailleurs, la violence (force, ou abus de force à lire les origines étymologiques), atteinte à l'intégrité physique et morale ou défense de cette intégrité, ne pourrait être que l'une des couches du consensus social¹⁷, la trahison structurelle. Toucher au sexe, au corps et à l'argent ne doit pas nous aveugler au point de faire ricaner parfois à raison les détracteurs de la légitimité de ces objets de recherche.

BIBLIOGRAPHIE

ACSF (Collectif), 1993. *Les comportements sexuels en France*. Paris, La Documentation française.

- BAUDRY P., 1997. *La pornographie et ses images*. Paris, Armand Colin.
- BECKER H. S., 1985 [1963]. *Outsiders*. Paris, Métailié.
- BOLTANSKI L., 1984. « La dénonciation », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 51 : 3-40.
- BOLTANSKI L., MALDINIÈRE P., 1977. *La vulgarisation scientifique et son public*. Paris, CSE-EHESS.
- BOURDIEU P., 1986. « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 62-63 : 69-72.
- CARTHONNET C., 2003. *J'ai des choses à vous dire. Une prostituée témoigne*. Paris, Robert Laffont.
- CERTEAU M. (de), 1980. *L'invention du quotidien*. Tome I : *Art de faire*. Paris, Éditions 10/18.
- CHURCHMAN C. W., 1961. *Prediction and Optimal Decision*. New York, Englewood Cliffs-Hall.
- CLASTRES P., 1998. *Archéologie de la violence. La guerre dans les sociétés primitives*. Paris, Éditions de l'Aube.
- CORBIN A., 1982. *Les filles de noce. Misère sexuelle et prostitution au XIX^e siècle*. Paris, Champs Flammarion.
- DESCHAMPS C., 2006. *Le sexe et l'argent des trottoirs*. Paris, Hachette Littérature.
- DESCHAMPS C., SOUYRIS A., 2008. *Femmes publiques : le féminisme à l'épreuve de la prostitution*. Paris, Éditions Amsterdam (à paraître).
- DOUGLAS M., 2001 [1967]. *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*. Paris, La Découverte.
- DURET P., ROUSSEL P., 2003. *Le corps et ses sociologies*. Paris, Nathan.
- FABIAN J., 1997. « Ethnographic Misunderstanding and the Perils of Context », *American Anthropologist*, 1 : 41-50.
- FARGE A., 2000 [1979]. *Vivre dans la rue à Paris au XVIII^e siècle*. Paris, Folio/Gallimard.
- FARGE A. et al., 2004. *Sans visages. L'impossible regard sur le pauvre*. Paris, Bayard.
- FAVRET-SAADA J., 1990. « Être affecté », *Gradhiva*, 8 : 3-10.
- GOFFMAN E., 1975 [1963]. *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Paris, Éditions de Minuit.
- IZARD M., 1983. « Introduction (au bouc émissaire de Frazer) », in FRAZER, *Le Rameau d'Or : esprits des blés et des bois ; le bouc émissaire*. Paris, Robert Laffont : 405-419.
- KAPFERER J.-N., 1987. *Rumeurs. Le plus vieux média du monde*. Paris, Seuil.
- KAUFMANN J.-Cl., 1995. *Corps de femmes, regards d'hommes*. Paris, Nathan.
- LARDELLIER P. (dir.), 2003. *À fleur de peau. Corps, odeurs et parfums*. Paris, Belin.
- LEVARAY J.-P., 2002. *Putain d'usine*. Paris, Édition de l'Insomniaque.
- NOIRIEL G., 1998. *Qu'est-ce que l'histoire contemporaine ?* Paris, Hachette.
- NORA P., 1985. *Les lieux de mémoire*. Paris, Gallimard.
- PÉTONNET C., 1987. « Variation sur le bruit sourd d'un mouvement continu », in GUTWIRTH J., PÉTONNET C. (dir.), *Chemins de ville*. Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques : 247-258.
- POLLAK M., 1993. *Une identité blessée. Études de sociologie et d'histoire*. Paris, Métailié.

- PROTH B., 2002. *Lieux de drague. Scènes et coulisses d'une sexualité masculine*. Toulouse, Octares Éditions.
- PRYEN S., 1999. *Stigmate et métier. Une approche socio-anthropologique de la prostitution de rue à Lille*. Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- RANCIÈRE J., 1981. *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*. Paris, Fayard.
- RÉAL G., 2006 (coord. LANIEZ, G.). *Grisélidis Réal. La nuit écarlate ou le repas des fauves*. Éditions Association Himeros.
- ROBERT Ph., POTTIER M.-L., 1997. « "On ne se sent plus en sécurité". Délinquance et insécurité. Une enquête sur deux décennies », *Revue française de Sciences politiques*, 6 : 707-740.
- ROCHE D., 1998. *Le peuple de Paris. Essai sur la culture populaire au XVIII^e siècle*. Paris, Aubier-Montaigne.
- VERNANT J.-P., 1989. *L'individu, la mort, l'amour*. Paris, Gallimard.
- ZEMPLENI A., 1984. « Secret et sujétion : Pourquoi "ses" informateurs parlent-ils à l'ethnologue ? », *Traverses*, 30-31 (mars) : 102-115.

NOTES

1. C'est d'ailleurs mon cas : voir Deschamps & Souyris (2008).
2. La loi pour la sécurité intérieure (LSI), publiée au *Journal officiel* le 18 mars 2003, fait du racolage public un délit, passible d'une peine de deux mois de prison et de 3 750 euros d'amende. Le projet de loi et la loi elle-même ont produit une mobilisation d'opposition des personnes prostituées dès l'automne 2002.
3. En terme de visibilité, on pense aux tenues spécifiques qu'on a parfois voulu faire porter aux prostituées au cours de l'histoire ; en terme de sonorité, à la crécelle des lépreux. Rendre spécialement visible ou bruyant renvoie donc à un marquage social, au signe d'une discrimination.
4. On pense aussi aux sites pédophiles : la traçabilité des navigations internautes, en cas de doutes sur la « moralité » d'une personne, rend leur visite compromettante.
5. On devrait plutôt parler d'uniforme en matière de prostitution, puisque les femmes notamment changent quasi systématiquement de tenue entre leur activité sur les trottoirs et le reste de leur vie. Certaines mettent même des perruques dans la rue. Et la plupart changent de prénom, celui de la prostitution étant parfois nommé par les « traditionnelles » leur « nom de guerre ».
6. L'historien Daniel Roche (1998 : 338-364) invite déjà à se méfier des observateurs dès lors qu'ils témoignent des lieux de plaisir.
7. La police, en dépit de l'interdiction qui lui en est faite depuis la ratification par la France en 1960 de la Convention de Genève, paraît continuer de tenir dans chaque ville un fichier de la prostitution notoire. Certaines anciennes prostituées racontent comment, quand elles ont cessé leur activité, elles se sont trouvées face au paradoxe d'annoncer aux services de police leur arrêt de la prostitution pour être « désencartées », alors même que l'existence d'un fichier est niée.
8. En outre le caractère fluctuant et instable de la plupart des quartiers de prostitution empêche de garantir le chiffre global, singulièrement à Paris. Il est bien quelques rares tronçons de rue à l'intérieur de la ville qui constituent des contre-exemples. Mais même pour la fameuse rue Saint-Denis, les passages et les remaniements sont trop fréquents pour donner un ordre de grandeur crédible. Quant aux espaces extérieurs de prostitution, les boulevards des Maréchaux, les deux

bois, les bretelles d'accès aux autoroutes, en dépit de l'existence de nœuds statiques anciens, les arrivées et les départs sont constants, les déplacements interviennent pour maintenir l'attractivité... autant de phénomènes qui interdisent une mesure fiable.

9. Cette expression est forgée par analogie avec celle « d'entrepreneurs de morale » dont parle le sociologue Howard Becker dans *Outsiders* (1985).

10. À propos de la mémoire collective inscrite dans l'architecture, voir l'historien Pierre Nora (1985).

11. Depuis 1979, les personnes prostituées sont soumises à l'impôt sur le revenu.

12. Quelques femmes et hommes prostitués ont toutefois écrit des livres de témoignage, telle Claire Carthonnet (2003) en France. En Suisse, citons Grisélidis Réal, qui sa vie durant n'a cessé d'aiguiser sa plume : voir *La nuit écarlate ou le repas des fauves* pour un hommage global à cette activiste (2006). À Paris, les associations « Femmes publiques » et « Femmes de Droit/Droit des femmes », qui revendiquent l'abrogation de la LSI, donnent enfin la parole aux personnes prostituées.

13. N'oublions pas toutefois qu'un continuum est une gamme entière, avec un centre et deux extrêmes opposés.

14. *Putain d'usine*, le livre de Jean-Pierre Lavaray (2002) inspiré du documentaire du même nom montre que les ouvriers, à avoir acquis des compétences d'endurance physique dans leur fonction, ne se plaignent pas moins d'une lassitude et d'une usure corporelle qui atteint leur vie privée.

15. Les chercheurs qui analysent certaines minorités peuvent se voir interpellés par des collègues appartenant à ces minorités. C'est le cas notamment lorsqu'on travaille sur l'homosexualité, où nombre de chercheurs eux-mêmes gays ou lesbiennes peuvent réagir sur un pied d'égalité aux productions dont ils font l'objet.

16. En Belgique, Marianne Bauweraerts, salariée de l'association anversoise Payoke, est à la fois ancienne prostituée et diplômée de troisième cycle en psychologie. Il est aussi quelques prisonniers qui profitent de leur séjour en cellule pour obtenir des doctorats auxquels leur milieu social ne les prédisposait pas. Ces contre-exemples sont toutefois rares.

17. Par rapport à la prostitution, relire Pierre Clastres (1998) pourrait être instructif.

RÉSUMÉS

Parler de chair et de ce liquide qui est à l'image de nos humeurs corporelles ne va pas de soi. Le drapé d'un prêt-à-penser vient protéger nos propres ambiguïtés dans le rapport à l'échange, à la séduction, à un sexe ou à du sexe tout autant objet d'effroi que de fascination, à un corps qu'on voudrait maintenir dans l'ellipse. Cet article, au travers de questionnements méthodologiques et de mes premières erreurs d'appréciation, vise à éclairer quelques-uns des motifs qui font de la prostitution un sujet polémique. En filigrane, il interroge aussi les raisons qui, en la matière, transforment les chercheurs en citoyens par obligation. S'il n'est nullement répréhensible que les anthropologues défendent en tant qu'individu tel ou tel projet politique, qu'ils inversent le processus et érigent des dogmes en présupposés de recherche est plus inquiétant. Cette inversion paraît incompatible avec la méthode inductive qui fonde l'ethnologie.

Talking of flesh and of this liquid that is just like our bodily humours is not self-evident. The drape of pre-fabricated ideas comes to cover our own ambiguities in the relationship to

exchange, to seduction, to the sex organs or sex as an object of fear just as much as of fascination, to a body that one would like to maintain in ellipsis. Through a discussion of methodological questions and my first mistaken judgements, this article aims to shed light on some of the reasons which make prostitution a polemical subject. It also examines the reasons which transform researchers into citizens under obligation on this matter. Although it is not at all reprehensible for anthropologists, as individuals, to defend this or that political project, for them to reverse the process and set dogmas up as research presuppositions is more worrying. This inversion appears incompatible with the inductive method on which ethnology is based.

INDEX

Mots-clés : corps, dogmes, épistémologie, méthode, prostitution

Keywords : body, dogmas, epistemology, method, prostitution

AUTEUR

CATHERINE DESCHAMPS

LAS / Université Libre de Bruxelles